

ENTRE LES MAILLES DU FILET
< EXTRAITS >

La publication posthume de ce témoignage confié aux Editions Clepsydre en 2001 a été décidée afin de répondre au profond souhait de l'auteur de laisser une trace de ce qu'était la vie dans le camp nazi de Ravensbrück, un camp réservé aux femmes.

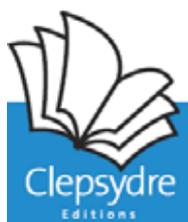
Cet ouvrage n'est disponible qu'en version pdf.

Éditions Clepsydre
Rue Al' Gaille, 9
1400 Nivelles
Tél. +32 (0)67-21.14.66
www.clepsydre.be
edition@clepsydre.be

Copyright © 2003 Editions Clepsydre

Bernadette-Jessie Rossion

**ENTRE LES MAILLES
DU FILET**



SOMMAIRE

Le camp	6
L'arrivée	10
La quarantaine	15
Le Revier	21
Verfügbar	28
Siemens	46
La liberté	67

*Les événements n'arrivent pas, ils sont là
et nous les rencontrons sur notre passage*

Albert Einstein

LE CAMP

Pour que les lieux soient bien présents à vos yeux, il me faut préciser certains détails. Le camp de Ravensbrück était réservé aux femmes.

Un baraquement se disait *Block*. Il y en avait trente-deux, peints en vert épinard, assez espacés, d'une longueur d'une trentaine de mètres, sur une très grande étendue. Chaque *Block* comprenait quatre chambrées, appelées *Stuben*, un bureau, deux *Waschraumen* et un lieu d'aisance.

Les *Blocks* étaient présidés par une *Blockowa* assistée de deux *Stubowa*. Pourquoi ces titres à la fois allemands et polonais ? Évidemment parce que la guerre avait débuté par l'attaque de la Pologne ; les premières prisonnières furent donc polonaises et allemandes. Ainsi, tous les postes clés du camp étaient tenus par des prisonnières allemandes et polonaises, sous l'autorité des militaires. Parmi ceux-ci des femmes en uniforme, les surveillantes : les *Aufseherinen*.

À l'entrée du camp se trouvait un grand espace appelé *Lagerplatz*, en face de la *Lagerstrasse*.

Sur cette place s'élevait un *Block* plus important que les autres comprenant la cuisine et l'accueil sanitaire.

Sur le côté gauche, à l'entrée de la *Lager-strasse*, un *Block* spécial pour les consultations médicales, et sur la droite, d'autres *Blocks* et le *Bunker* d'honneur où vivaient, sous un régime carcéral, les quelques rares prisonnières importantes, susceptibles d'échange, ainsi que

le *Strafblock* où l'on rouait de coups les récalcitrantes, parfois jusqu'à la mort.

Au fond du camp se trouvait le *Block N.N.* (*Nacht und Nebel*) occupé par des prisonnières politiques. Elles ne devaient pas travailler à l'extérieur ; pour cette raison et parce que plusieurs de ces personnes étaient des amies de captivité, je regrettais de ne pas y être hébergée.

Dans une *Stube* de ce *Block N.N.* se trouvaient les "lapins" (les *Versuchskaninchen*) : c'étaient celles qui avaient fait l'objet d'expériences chirurgicales, par les nazis. Elles étaient toutes polonaises ; on eût dit qu'elles avaient été choisies parmi les plus jeunes et les plus belles !

Il y avait aussi un *Block* spécial pour les femmes-soldats russes, et un autre pour les tziganes. Nous ne les fréquentions généralement pas.

Enfin des baraquements appelés *Revier* servaient d'hôpital.

Tous les autres *Blocks* étaient occupés par une population très mélangée de presque toutes les nationalités européennes : Belges, Françaises, Autrichiennes, Tchèques, etc., politiques ou réfractaires à l'embauche. Beaucoup d'Allemandes aussi, condamnées ou provenant de bordels et de camps de travail où elles avaient été indisciplinées, beaucoup de Polonaises, un grand nombre de Russes et des Juives de différentes nationalités.

On se demande pourquoi toutes les "politiques" n'étaient pas au *Block N.N.* Je suppose qu'il s'agissait de cas arrivés isolément dans un convoi non politique, comme le mien.

Toutes ces femmes portaient sur la robe – noir sur blanc – leur numéro d’entrée. Je fus la vingt-six mille sept cent soixante-septième entrée dans le camp. Il en mourait tout le temps, et il en entraient tout le temps. Sur leur manche était cousu un triangle équilatéral de 5 cm de côté, vert pour les “droit commun”, violet pour les coupables d’avoir divulgué la Bible, noir pour les autres Allemandes. Pour les Juives, ce triangle était double, formant une étoile de David jaune et noir. Toutes les autres femmes portaient un triangle rouge.

Il n’y avait apparemment pas d’uniformes en quantité suffisante ; de sorte que certaines prisonnières portaient une robe sombre, très peu élégante, où l’on avait découpé, sur le dos, la forme d’une croix, ensuite cousu au même endroit une grande croix blanche afin que les prisonnières évadées ne puissent impunément la découdre. Cependant la très grande majorité portaient l’uniforme : les robes de bagnarde. Elles étaient rayées verticalement en gris et bleu, mais l’usure et la saleté les rendaient souvent verdâtres et grisâtres, comme le sol du camp qui était couvert de cendrée.

À l’extérieur de ce grand camp s’élevaient, de part et d’autre de l’entrée, des bâtiments pour l’administration militaire. Plus loin s’étendaient de petits camps de travail et le crématoire.

Tout le pays, aux alentours, était divisé en zones de travail, clôturées par des barbelés électrifiés et surveillées au moyen de miradors.

Au loin, il y avait des marécages et un lac dans lequel se mirait, à peine perceptible, un clocher de la petite ville de Fürstenberg.

Je me souviens que, dans cette contrée, au nord-est de l'Allemagne, les ciels étaient splendides.

L'ARRIVÉE

Pendant la guerre de 40-45, j'étais agent R.A. (Renseignements et Actions) et je fus arrêtée par la Gestapo en 1941. Je m'en vais vous raconter ce qui m'arriva après vingt-six mois de prison.

J'appris qu'en Allemagne, les voyages et convois sont appelés "transports" et que les prisonniers que l'on déplace sont des *Stücken*. C'est ainsi que, partant de la prison d'Essen, je fus un *Stück* dans un transport.

Il faisait nuit. J'ignorais ce qui m'attendait et avec qui j'allais voyager.

En fait de compagnes de route, je me rendis vite compte qu'elles étaient une bonne vingtaine : des Russes géorgiennes et des "femmes-soldats" ukrainiennes pour la plupart : les malheureuses étaient couvertes de poux, ce qui me fit grand peur. Il y avait aussi quelques Allemandes et quelques Polonaises. Parmi ces dernières, Stanislaw Aniolek était la fille d'un mineur de fond employé en Belgique. Elle avait travaillé en Allemagne comme "bonne à tout faire". Jeune et bien agréable, elle avait pourtant déplu à ses employeurs puisqu'elle était envoyée dans un *Konzlager* (camp de concentration). Je l'ai vite repérée car elle était propre et parlait bien le français et l'allemand. De commun accord, nous fîmes la paire.

Ce fut un voyage chaotique parce qu'entrecoupé d'alertes aériennes. Les trains n'étaient pas confortables mais je parvenais à rester dans mon coin avec Stanisla-

wa, tout en acceptant, tout de même, de parler avec une Allemande sympathique et très rigolarde. Elle faisait rire tout le monde en chantant une chanson où “soldat” rimait avec *Kartoffel Salad* (salade de pommes de terre). Je ne comprenais rien mais je trouvais admirable de pouvoir rire en de telles circonstances.

Les journées s'étiraient. Après une nuit passée à Brême, dans une cave, et deux autres nuits à la prison de Hambourg, nous arrivâmes un beau soir de cet hiver 43-44, dans l'obscurité totale, au terme de notre “transport” : Ravensbrück.

On nous introduisit dans un local qui me parut haut et grand comme une cathédrale ; il y avait, comme perdus dans l'immensité, quelques tuyaux et quelques douches sans séparations. Une sorte de lampe tempête fut allumée et je me rendis compte qu'au fond de cette grande salle, un trou, à même le sol, devait nous servir de “toilettes”.

On apporta un bidon d'ersatz de café froid et je pus me désaltérer un peu. Je restai près de la fenêtre et m'étendis sur le sol, avec Stanislawa, nos vêtements sur nous en guise de couvertures.

Je me souviens de cette nuit. Je n'osais pas bouger parce que Stanislawa avait roulé sur moi, tout en dormant profondément. Je me disais que c'était une grande chance de pouvoir dormir et je voyais qu'une personne, au loin, surveillait le “trou”, près de la lampe qui projetait son ombre noire, gigantesque, jusqu'en haut du local. Environné de ténèbres, ce spectacle m'impressionnait. Le sommeil me gagna enfin.

Le hurlement, continu, d'une sirène nous remit bientôt sur pied. C'était le signal du réveil du camp.

Nous reçûmes le jus appelé "café" et des morceaux de pain brun foncé, parsemés de quelque chose qui ressemblait à de la sciure de bois ; c'était exceptionnel, le pain étant en effet toujours distribué le soir, à charge pour les détenues d'essayer d'en garder un bout pour le lendemain matin.

Je regardais par la fenêtre la *Lagerplatz* : elle était éclairée comme un terrain de football en nocturne.

Quelques prisonnières passèrent devant moi. Je les trouvai très laides et pensai, bêtement : "Moi, je ne serai pas comme ça." L'une d'elles s'approcha de ma fenêtre et me dit qu'on allait tout me confisquer. Elle regardait mon petit bagage : un peu de linge et un livre. "Donnez-les-moi, dit-elle, je vous les rendrai après."

Elle ne devait jamais me les rendre mais c'est ainsi que des objets divers étaient cachés dans le camp. Par exemple, il y avait une paire de ciseaux qui me fut très utile plus tard.

Nous patientions dans notre coin, cependant que les autres voyageuses étaient groupées plus loin. J'entendais le murmure de leur conversation en russe et en allemand. Enfin, les portes latérales s'ouvrirent et elles furent appelées deux à deux. C'est avec appréhension que je les vis disparaître par une porte, chevelues et habillées, et réapparaître par la deuxième porte, nues et rasées. Certaines n'avaient même plus de toison pubienne ! Bien sûr nous fûmes obligées d'y passer à notre tour. On ne nous rasa pas et ce fut une joie de constater que nous n'avions pas attrapé de poux pendant ce long voyage.

Stanislawa caressait ses cheveux blonds cendrés. On nous avait laissé nos peignes, et celles qui possédaient une brosse à dents avaient pu la garder. La mienne, dont je me servais depuis deux ans, n'avait presque plus de poils.

Curieusement – durant plus d'une année de souffrance dans ce camp –, j'ai rarement vu des larmes. Mais ce jour-là, j'en ai vu dans les yeux des femmes rasées. Il n'y avait que mon Allemande rigolarde pour prendre la chose du bon côté. Elle plaisantait, se gaussant de sa *Glatze* (calvitie)...

Nous reçûmes un carré de toile, de 50 cm de côté, qui devait nous servir de serviette de bain, et nous eûmes droit à une douche.

Nous étions toutes là, nues, humides et grelottantes. Habituellement distraite, je regardais une paysanne géorgienne qui avait la peau dorée et des formes fuselées (et qui, de plus, ne semblait pas s'en rendre compte) ; je me disais que je la prendrais comme modèle pour peindre un tableau, quand, tout à coup, je fus surprise par un étrange phénomène : deux préposées étaient apparues, portant un tas de loques qu'elles avaient jetées par terre, et toutes mes compagnes s'étaient précipitées sur ce tas, offrant une image comparable à une mêlée de rugby ! “Très peu pour moi”, me disais-je. Évidemment j'avais tort. Stanislawa, elle, avait tout de suite bien compris !

Je dus m'habiller avec ce qui restait des “loques” : une robe de bagnarde, très usée, rapiécée et beaucoup trop courte pour moi, du linge horrible, un fichu, appelé *Kopftuch*, une paire de bas, une veste courte, le tout dans

un ersatz ressemblant plus à du coton qu'à de la laine... très peu indiqué pour un hiver glacial.

Ces vêtements, paraît-il, avaient été passés à l'autoclave. Il faut l'espérer car certaines chemises, dites "chemises à fleurs", étaient entièrement parsemées de petites taches jaunes et rouges brunâtres, du pus et du sang des prisonnières qui les avaient portées avant nous.

Comble de malheur, il ne restait pour moi que deux souliers... du même pied !

Il y avait, dans le camp, des souliers à clous, mais la plupart des chaussures étaient faites d'un ersatz de cuir grossièrement attaché à de grosses semelles de bois.

Mis à part ma chevelure sauvée, j'étais bien mal lotie !

Nous avons reçu un quart (un petit gobelet métallique) et une gamelle brune, en fer émaillé, appelée *Schüssel*, une cuillère en bois et, de plus, notre numéro et notre triangle distinctif.

Les nouvelles prisonnières à Ravensbrück devant faire l'objet d'une quarantaine, après nous avoir séparées des femmes-soldats, on nous dirigea donc vers un *Block* isolé.

LA QUARANTAINE

Comme j'éprouvais de terribles brûlures et démangeaisons aux jambes, dès que j'arrivai au *Block*, je m'empressai d'enlever mes bas pour constater que ma peau était rouge comme un homard cuit. L'explication était plutôt comique : dans chacune des mailles de mes bas se trouvait une puce. Cela en faisait des milliers et, comme lessiver et sécher était chose impossible en cet endroit, je pris la décision d'aller désormais jambes nues ! Je déposai les bas sur la poubelle qui se trouvait à l'entrée du *Block*. Des Russes qui passaient par là se précipitèrent dessus comme la pauvreté sur le monde... Ce qui me fit comprendre l'étendue de leur dénuement.

Je fis connaissance avec mon *Block*. D'autres prisonnières en quarantaine s'y trouvaient déjà. La *Blockowa* était terrible, mais notre *Stubowa* était très gentille.

Les deux grandes épreuves du camp étaient les "appels" et le travail.

L'"appel" consistait à aligner, matin et soir, au-dehors des *Blocks*, toutes les détenues en rangs de dix, aux fins de les compter. Cela commençait vers trois heures du matin et se poursuivait pendant une couple d'heures au cours desquelles les femmes, fatiguées et transies de froid, devaient rester debout, immobiles par tous les temps.

Le matin, un autre appel, moins long mais tout aussi pénible, avait lieu ensuite, où les femmes devaient se

ranger suivant leur lieu de travail. Les colonnes se mettaient alors en branle pour amener chacune à sa tâche.

Quant au travail, nous en reparlerons.

En étaient exemptées les “lapins”, les malades et les “quarantaines”, de sorte qu’après l’appel du premier jour, nous nous trouvâmes toutes désœuvrées dans une *Stube* où il y avait cinq grandes tables.

Depuis qu’elles étaient rasées et dès lors débarrassées de leurs poux, je fréquentais toutes mes compagnes. Mon Allemande amusante était la seule à porter un triangle vert : je crois qu’elle avait fait du “marché noir”.

Parmi les Russes, une gentille Clementina, de Kiev, me fit comprendre qu’il existait à l’époque, en Russie soviétique, un siècle de différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne. J’avais été surprise de voir une Russe ramasser sur le sol et porter à la bouche un morceau de rutabaga immangeable qu’une détenue avait craché. Clementina m’expliqua qu’il s’agissait de paysans installés depuis très longtemps dans une profonde misère.

Malgré ces fréquentations, il faut admettre que la ségrégation se fait spontanément : il y eut, tout de suite, une table d’Allemandes – triangles noirs –, des tables de Russes et une table de Polonaises – triangles rouges – dont je faisais partie, auprès de Stanislawa et d’une *Pani Kaziu* (prononcer “Pagni Kajou”). On m’expliqua qu’en Pologne, il y a toujours une *Pagni Kajou* pas très loin ! Il s’agit du prénom Casimira.

Notre table se trouvait devant une assez grande fenêtre. La vue se réduisait à fort peu de chose : une route et un mur très haut, surmonté de crosses garnies de bar-

belés. Gris était le sol, gris était le mur et gris le ciel. Le camp, qui était éclairé *a giorno* en son centre, ne l'était plus en bordure, à l'ombre des *Blocks*. Je me souviendrai toujours de cette ambiance grise due au fait qu'en hiver les journées sont très courtes.

Nous étions assises sur des tabourets grossiers, conçus pour un seul postérieur alors que nous étions obligées de nous y asseoir à deux vu qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde ! De même, la deuxième chambrée contenait des planches superposées appelées pompeusement "lits" et il n'y en avait pas pour tout le monde : nous étions à deux sur la même paille avec une couverture sombre en ersatz de laine et un sac à carreaux bleus et blancs, appelé *Bettzeug*.

Dans les *Blocks* de la *Lagerplatz*, on devait rouler les couvertures dans les draps tout le long des fenêtres pour donner l'illusion, au spectateur éventuel, que ces *Blocks* étaient pourvus de lits confortables. Les inspections n'allaient jamais plus loin que la *Lagerplatz*.

Sur ma paille, je pus dormir tranquillement grâce à Stanislaw : elle avait probablement le sang sucré car elle attirait à elle toutes les puces !

Je me souviens bien de nos repas. On apportait un grand bidon d'une soupe qui contenait environ 270 cm³ de viande (*sic*) de bas morceaux, bouillis. La *Blockowa* pêchait, au préalable, cette viande qu'elle se réservait, puis elle nous faisait distribuer le reste du jus de rutabagas. La *Stubowa* versait une louche dans chaque *Schüssel*, laquelle voyageait de mains en mains jusqu'à sa destinataire. C'était ahurissant et drôle, de voir ces dizaines de paires d'yeux braquées anxieusement sur

chaque *Schüssel*, comme s'il s'agissait d'un trésor, et la suivre attentivement jusqu'à son terme. On eût dit que cette distribution était sacrée !

En dehors des repas, nous n'avions donc rien à faire. Un jour, un militaire et une Polonaise entrèrent dans notre *Stube* et demandèrent, dans les trois langues, des volontaires. Vu mes maigres notions d'allemand, je compris que c'était pour nettoyer. Je n'aime guère cela mais j'avais envie d'être ailleurs, ce qui me détermina à me lever. Cependant, en voyant que beaucoup d'Allemandes s'étaient levées également, alors que les Russes et les Polonaises restaient assises, je me ravisai. Stanislawka s'empressa de m'avertir que ce n'était pas *für putzen* (nettoyer) mais *für puff machen...* soit des volontaires pour le bordel.

Le militaire disparut avec ses volontaires mais il reparut bientôt accompagné des mêmes détenues, la mine dépitée : pour le bordel, il fallait avoir des cheveux ! Se souvenant que je m'étais d'abord levée, il s'approcha de moi pour me dire qu'étant chevelue, je convenais parfaitement. Bien entendu, je déclinai son invitation. Très correctement, il n'insista pas et s'en alla bredouille.

Il faisait glacial et je supportais très mal les appels. Un matin, une prisonnière se drapa dans une couverture, sous sa robe, pour avoir moins froid. La ruse était hélas visible. Après l'appel, la terrible *Blockowa* la fit venir devant nous, dans la chambrée, lui retira sa robe, arracha la couverture et lui ordonna d'enlever sa chemise. Ensuite, elle se mit à frapper son torse nu avec une chausure à clous.

La *Stubowa* vint vers nous, sans doute parce que Stanislaw et moi étions indignées, et elle nous expliqua que cela était très bien, du fait que ce n'était pas une punition "officielle". Dénoncée à une *Aufseherin*, la prisonnière aurait été conduite dans un local spécial pour y recevoir une bastonnade très violente. Elle ajouta même qu'on pouvait en mourir ! Je pensai qu'en ce pays, on avait intérêt à ne pas se faire remarquer !

La quarantaine servait à pratiquer certains examens. Ma chevelure fut réexaminée, sans conséquences graves ; puis on nous fit subir un examen gynécologique qui se limitait à un frottis. Les détenues infirmières, obligées de prendre ces frottis, semblaient détester ce travail. Là, j'appris que la plupart des Allemandes de notre groupe étaient des filles de bordel, envoyées au *Konzlager* parce que syphilitiques.

Hormis ces examens, nous étions toujours désœuvrées. Les Allemandes chantaient en chœur *Lili Mar-lène* et d'autres chansons de marche, scandées comme celles des soldats. Elles étaient relayées par les Polonaises et, surtout, par les Russes, qui chantaient admirablement. J'étais assise devant mon mur, adouci par la blancheur de la neige qui voltigeait, et j'écoutais avec ravissement ces airs slaves, si prenants. Ces moments de douceur restent gravés dans ma mémoire.

D'autres moments, très désagréables ceux-là, ne s'oublient pas davantage : les longues stations debout, dans le froid, m'étaient dommageables : je brûlais de fièvre et marchais courbée à cause de mes douleurs thoraciques. La gentille *Stubowa* me dit qu'elle devait m'envoyer au *Revier*, où il n'y avait pas d'appel. "Pour-

tant, dit-elle, je ne peux pas vous envoyer maintenant car un *Himmeltransport* est sur le point de partir.” Je ne savais que penser. J’avais vingt-sept ans, et jamais, dans mon entourage, on n’avait parlé de telle chose. Il y avait donc un “transport” vers le ciel ? La *Stubowa* m’expliqua qu’à Ravensbrück, on ne pouvait pas être “inapte au travail” très longtemps. Bientôt, en effet, elle nous invita à regarder au-dehors et, terrifiée, je vis, dans la grisaille, une quinzaine d’éclopées, la plupart courbées comme moi. Elles avançaient difficilement, encadrées par des militaires et des chiens. C’était le *Himmelfahrt*, appelé *Himmeltransport* par les Polonaises.

J’en infère qu’à l’époque, il n’y avait pas de “chambre à gaz” à Ravensbrück, puisqu’on devait organiser de tels transports. Ils étaient assez rares, me semble-t-il, vu que les “inaptes au travail” ne tardaient généralement pas à mourir sur place. En dix-huit mois, je n’en ai vu que deux... ce qui ne veut pas dire qu’il n’y en eut pas davantage. Il est en tout cas évident qu’un moyen d’extermination devait exister quelque part.

Après cet événement, la *Stubowa* m’envoya immédiatement au *Revier* et je compris qu’elle m’avait probablement sauvé la vie.

En fait, notre “quarantaine” ne devait durer que quatre semaines et mes compagnes ne tardèrent pas à être dispersées vers leurs *Blocks* respectifs. Jamais plus je ne devais revoir ma Stanislawa.

LE REVIER

Au *Revier*, je fus placée, par erreur, dans la *Stube* des maladies de peau. Je vis là de pauvres prisonnières entièrement couvertes d'ulcères... montrant ainsi l'origine des "chemises à fleurs".

En fait, j'avais déjà remarqué que beaucoup de femmes, même des travailleuses, souffraient d'ulcérations aux jambes, qualifiées d'"avitaminoses" à tort ou à raison. Cela régnait. Dans cette *Stube* il y avait partout abcès, anthrax et furonculoses, soignés parfois avec des pansements en papier.

La méprise sur mon cas ne tarda pas à être constatée et je changeai de *Stube*. Là, la plupart des malades souffraient de typhus exanthématique ; il y avait aussi des femmes atteintes de fièvre typhoïde, de pneumonie, de pleurésie et de maladies vénériennes.

On me désigna une paillasse où se trouvait déjà une jeune fille française provenant d'un bordel de Cherbourg. Elle se mit tout de suite à converser avec moi et me dit que nous avions de la chance parce que notre soigneuse était une prisonnière religieuse.

Lorsque je me relevai, Ciel !, mes chaussures avaient disparu ! Elle m'avertit en riant qu'il fallait les prendre avec soi dans le lit. J'avisai la religieuse et lui dis qu'on avait volé mes souliers. Elle me répondit simplement : "Volez-en une autre paire." Plus facile à dire qu'à faire. Mes souliers n'étaient pas très confortables mais c'était

mieux que rien ! En attendant de trouver une solution, je me contentai de marcher pieds nus à l'infirmierie.

Après trois semaines de camp, j'avais encore beaucoup de choses à apprendre ! Je commençai par constater que j'étais envahie par les poux. Ma compagne me donna quelques précisions entomologiques : il ne s'agissait plus de poux de tête – grâce à la tonte des cheveux, il n'y en avait plus guère – mais d'un insecte différent, envahissant le corps et nichant dans les vêtements. Il est blanc et il a sur le dos une marque noire : elle plaisantait en disant que c'était une croix gammée. Pour s'en débarrasser, il était impératif de procéder à l'examen minutieux des coutures de son vêtement, tous les jours, pour en extirper les œufs qui sont comme de minuscules paillettes translucides. Ce faisant, il me fallut plus de trois semaines pour en être délivrée mais, quotidiennement, il y avait lieu de continuer la recherche et j'avoue que je ne réalisais pas combien devaient souffrir les personnes plus âgées, de l'impossibilité où elles étaient, sans lunettes, de distinguer cette vermine.

Notre paillasse était près d'une fenêtre et je voyais des détenues se presser vers nous à l'heure de la soupe : comme nous étions trop malades pour manger, nous leur passions notre gamelle. J'eus la bonne fortune de rassasier ainsi deux camarades de prison que j'étais très heureuse de retrouver.

Plus tard, lorsque je pus manger à nouveau, elles m'apportèrent une paire de chaussures qui me parut magnifique : elle avait un pied droit et un pied gauche (!) et ma pointure approximative ! Je n'avais pas escompté que

mes soupes seraient ainsi payées, j'en fus ravie et conservai ces chaussures jusqu'à la fin de mon séjour.

Mes amies me rendirent, de plus, un grand service en m'envoyant la personne, coiffeuse "dans le civil", détentrice de l'unique paire de ciseaux du camp. Après deux années de prison, mes cheveux étaient devenus très longs et je les rassemblais dans une résille. Cependant, en arrivant au camp, cette résille m'avait été confisquée, de sorte que je devais enfouir mes cheveux dans le *Kopftuch*. Puis, par une chance incroyable, je trouvai un bout de ficelle que j'employai pour m'attacher deux tresses au sommet de la tête. Cela n'était pas du tout pratique et je fus bien contente, moyennant une ration de pain, de me faire coiffer très court. Cela se fit en cachette dans la *Waschraum* de mon *Revier*.

Entre-temps, de terribles moments nous avaient accablées : ma petite compagne française ne me parlait plus, elle se plaignait doucement et ne réagissait plus à rien ; je ne pouvais rien faire pour elle sinon lui donner de l'eau. Je me souviens de mon effroi au contact de sa mort.

C'était pourtant bien prévisible : on mourait beaucoup dans cette *Stube*. Les soigneuses évacuaient les cadavres dans de grands draps qu'elles transportaient, à deux, en grimaçant. On empilait les corps dehors, dans une charrette. Je m'aperçus que les femmes très âgées et, surtout, les plus jeunes mouraient davantage. Pourquoi les plus jeunes ? Peut-être à cause des épidémies. Les personnes de quarante ou cinquante ans ont, sans doute, une meilleure immunité et les jeunes supportent moins bien l'inanition. Cela était évidemment pour m'inquiéter.

L'absence de soins m'inquiétait aussi. Il y avait, certes, un excellent remède contre la gale mais rien, apparemment, contre les affections graves, hormis quelques "Pyramidons". À l'occasion d'une crise d'asthme, une doctoresse polonaise me fit une injection d'adrénaline, mais, à part cela, j'étais censée guérir par le repos. Tenir bon ou mourir !

Le *Revier*, tout aussi inconfortable que les autres *Blocks*, en différait par le nombre de paillasses. Il y en avait autant qu'il était possible d'en placer sur deux étages tout en laissant une très petite surface pour le personnel soignant.

Ce personnel était composé de prisonnières dont certaines étaient docteurs en médecine, russes et polonaises ; elles portaient une robe grise, plus seyante que celle des autres bagnardes. Elles dépendaient des médecins militaires allemands qui supervisaient tout le monde à partir du bâtiment des consultations médicales.

De l'extérieur, ce bâtiment se présentait comme un *Block* mais l'intérieur était plutôt luxueux et assez outillé. Il y avait même un petit jardin avec du gazon, parfaitement dissimulé par des portes. Nous en reparlerons.

Malgré l'absence de soins, un de ces médecins militaires s'intéressa à mes poumons. Malheureusement, il me convoqua plusieurs fois à la radio-scopie. C'était une épreuve. Il y avait, en effet, plus de cent mètres à parcourir dehors dans le froid. Les prisonnières convoquées, en petite chemise, leur courte veste sur les épaules, avaient peine à se déplacer à cause de leur faiblesse. La première fois que cela m'arriva, je vis, en entrant dans le bâtiment, un groupe de détenues, squelettiques et dé-

braillées, rasées pour la plupart, s'avancer vers nous. Soudain j'eus un coup au cœur. Stupéfaite, je venais de me reconnaître dans ce groupe. Nous nous avançons en effet devant un grand miroir mural. Je n'en avais plus vu depuis des années !

Ma nouvelle compagne de paille, très malade, était une jeune Allemande. Son mari était au front de l'Est et elle répétait sans cesse : "Quelle misère, la guerre !"

Les Allemandes n'étaient pas mieux loties que nous et celle-ci mourut aussi vite que ma compagne précédente mais, avant sa mort, on l'isola sur une autre paille afin de m'éviter de me réveiller aux côtés d'un cadavre.

Depuis qu'en quarantaine, j'avais vu une femme battue, j'avais senti implicitement la nécessité de me faire une carapace pour rester de marbre devant toutes les horreurs, et je me souviens de mon grand embarras lorsqu'une femme juive, très âgée, vint à moi pour me poser une question. Elle avait une grande amie inséparable, aussi âgée qu'elle, qui était à l'agonie ; et elle me demanda, pour se rassurer : "Elle ne va pas mourir, n'est-ce pas ?" Que répondre ? Il était évident que ce malheur allait arriver et que la pauvre allait se retrouver seule dans cet enfer...

Mais je n'ai pas que des souvenirs pénibles. J'eus la grande chance de partager ma paille avec Mirena Fischer. Était-elle tchèque ? Je crois plutôt qu'elle était autrichienne. Cette prisonnière politique était très agréable et cultivée. Elle parlait bien le français.

Mon dada, à l'époque, était la poésie française du XIX^e siècle. Je connaissais plus de vingt poèmes des

Fleurs du mal et aussi quelques-uns de Verlaine. Mirena en connaissait également plusieurs. Elle me récitait du Lamartine, je lui récitais du Baudelaire. Bien loin, les morts, la répugnance des maladies, la vermine : le fait de pouvoir s'abstraire de tout était un vrai bonheur.

Mirena, étant guérie, me quitta, trop tôt à mon gré, et elle fut remplacée par une Française dont le dada était la gastronomie. C'est un fait bien connu que les prisonniers de guerre, hommes et femmes, se "nourrissaient" en fantasmant. Ils se communiquaient journallement des recettes de cuisine qu'ils "savouraient" mentalement. Ma compagne me vantait sa soupe aux haricots et son lapin à la moutarde. Elle me parlait très souvent de son plat favori. Ma fièvre était tombée ; l'appétit revenu, j'étais littéralement obsédée par ce lapin-moutarde. J'aurais donné gros pour avoir ne fût-ce que la moutarde pour l'étendre sur mon pain !

Le désir de nourriture indiquait évidemment que ma santé s'était améliorée, et j'allais bientôt quitter le *Revier* lorsqu'un événement heureux se produisit : je me trouvais devant la fenêtre quand, tout à coup, une tzigane passa en courant et me mit dans la main une belle cuillère en inox. Cette tzigane était poursuivie par une policière. Certaines prisonnières, en effet, portant un brassard spécial, assuraient la police du camp.

Je bénis cette femme qui volait par sport et, coupable de recel, je gardai précieusement cet objet accroché à une des boutonnières de ma robe, jusqu'à la fin. Il était bien plus hygiénique que la cuillère de bois.

Mais qu'allais-je devenir au sortir du *Revier* ?